

PREMIÈRE PARTIE

Il y avait vingt ans que mon oncle, César-Napoléon Barboux, le marchand de parapluies, occupait dans le passage la petite boutique à vitrine basse qui venait tout de suite après M. Populaire, le bouquiniste, dont l'étalage dépassait l'alignement et qui vendait aussi des vieux portraits achetés dans les mortuaires. C'était pour ma mère un frère du second lit. Un jour il avait quitté la petite ville où habitait notre famille : il avait débarqué à Paris ; il y avait épousé Jeanne-Adélaïde Roserais, demeurée veuve, avec la petite boutique de parapluie qui lui avait laissé son mari. Jeanne Adélaïde étant morte, à son tour, du chagrin, disait-on, d'être trop régulièrement suppléée par des passantes dans ses droits légitimes d'épouse, mon oncle continua seul l'industrie demi-séculaire qui avait pour enseigne À la jolie Ombrelle, bien que, depuis une dizaine d'années, on n'y vendît plus que des parapluies. Malheureusement, cette enseigne modeste

avait été insuffisante à lutter contre la concurrence que lui fit un beau matin l'ouverture d'un magasin à deux vitrines dans la rue sur laquelle débouchait le passage, avec cette enseigne, en grandes lettres d'or : À la canne de Voltaire. C'était là un commerce complet avec assortiment variés de tous les articles qui n'étaient qu'à demi représentés chez nous.

Chez nous... J'avais dix-sept ans quand la vie me contraignit à venir habiter chez mon oncle Barboux. Je puis donc bien dire « chez nous », puisque je fus là, pendant une couple d'années, aux côtés de ce vieil homme taciturne et renfrogné, une sorte de nièce à tout faire. C'était moi qui ouvrait le magasin au matin, cirais le plancher, époussetais et tenais le ménage. J'avais aussi acquis une certaine adresse à réparer les parapluies malades qu'on nous apportait à raccommoder et qui faisaient d'un coin de la boutique un véritable hôpital de vieux pépins usés d'ans et d'infirmités. Mes points à l'aiguille étaient presque invisibles : on disait dans le quartier : « A-t-il de la chance, ce vieux Barboux, d'avoir mis la main sur un pareil trésor et qui ne lui coûte que la nourriture ! » Même ses plus anciens clients voulaient toujours être servis par moi.

C'était vrai du reste ; le trésor ne lui coûtait que la nourriture, et celle-ci n'était pas faite pour nous ruiner. Lui-même allait à la rue se fournir aux chars des marchandes. Il en rapportait six sous de carottes, de poireaux ou d'oignons qui nous servaient pour

plusieurs jours. Avec quinze sous de bas morceaux de viande, c'étaient là tous nos repas. Je fus bien étonné quand Mme Pinsonnet, la modiste de trois boutiques plus haut, que la notre me révéla que mon vieux grigou d'oncle, deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, partait se payer à lui tout seul, dans un bouillon de sa connaissance, des dîners fins qui lui coûtaient le prix d'une semaine de notre nourriture à nous deux.

J'eus, d'ailleurs, personnellement, à quelques jours de là, l'occasion de me rendre compte de son penchant secret pour la gourmandise. Un après-midi que je rangeais un placard dans la petite chambre où il couchait et qui s'ouvrait sur l'escalier tournant de la boutique, je découvris, sous des hardes, une tablette de chocolat, des morceaux de macarons, un sac de petits fours et dix bâtons de sucre d'orge. C'était une chose merveilleuse que les dents qu'il avait conservées à son âge, et qui, aiguës, égales, serrées, petites, de vraies dents de rat, lui permettaient de grignoter, les croûtes les plus dures et de ronger jusqu'à l'os une côtelette. « Ô le méchant homme, pensai-je, qui peut-être se lève la nuit pour suçoter son sucre ou croquer son chocolat, afin de n'en rien laisser ! » Il me fallut toute mon honnêteté pour ne pas céder à la tentation de prendre ma part de ces douceurs cachées.

Je ne connaissais point encore mon oncle Barboux : il s'était toujours présenté à moi sous des dehors plutôt rigides et maussades ; il était peu communicatif et ni le temps ni l'habitude n'y avaient rien fait : à peine il

me parlait ; il ne me touchait jamais la main. Ce fut une révélation : j'appris à l'envisager sous un autre aspect ; il m'apparut dissimulé et sournois.

C'était un petit homme un peu courbé, très maigre et qui toussait dans le creux de sa main, le nez gros et piqué de trous noirs dans un visage glabre, par-dessus une large bouche pincée, mince comme une estafilade. Il m'arrivait de me demander comment un homme aussi laid avait pu être aimé de cette Jeanne Adélaïde qui lui avait donné son cœur et son commerce. Mais on se fait à tout, même à la laideur ; peut-être lui eussé-je conservé un sentiment de parenté tiède, après tout suffisant pour vivre tranquillement ensemble, si, à la suite d'un propos qui me fut tenu, je n'en étais pas venu à m'inquiéter de ce qu'il y avait de clandestin et de fuyant dans l'œil sans regard dont il déjouait les yeux qui me fixaient sur les siens.

Je m'étais prise d'amitié pour une bonne femme qui, à l'angle du passage et de la rue, s'acquittait d'un petit emploi que personne ne trouvait ridicule et dont autrefois, au temps de notre « richesse », je me fusse probablement bien moquée. Je n'ai jamais su son nom de famille ; tout le monde l'appelait « Madame Clotilde » ; c'était bien suffisant pour faire honnêtement ce qu'elle faisait et même, comme elle me le laissait entendre, pour avoir inspiré au malletier du passage, vers le temps où j'y vins moi-même, une passion dont du reste, elle s'était refusée à apaiser les feux.

Cette Mme Clotilde avait, au surplus, des vues un peu sûr tout ; elle aimait les lectures sérieuses ; elle avait relu vingt fois certains *Mémoires* de Mme de Maintenon et de Mlle de La Vallière, qu'elle avait achetés à M. Populaire et tenait pour authentiques. Sa conversation était un curieux mélange d'allusions à l'ancienne vie des cours et aux fréquentations qui lui venaient de son industrie. Elle disait couramment :

– Quand Mademoiselle de la Vallière allait à la chaise, le roi en était informé et lui envoyait son médecin pour lui en refaire rapport. C'était une personne un peu serrée, cette demoiselle. Mme Laurencin aussi souffre beaucoup de cette infirmité : j'ai eu le plaisir d'avoir sa visite ce matin. Et y en a ! Mme Gribois, malgré toutes ses cascarines, eh bien, une fois la semaine seulement... Nous n'en sommes pas moins des amies.

Pour te dire, Mme Clotilde était, depuis sa fondation, la buraliste des cabinets du passage : pour deux sous, on avait un confort relatif et qu'appréciait une clientèle généralement identique et peu difficile. Dieu Merci ! Nous avions le nécessaire chez nous.

Je ne passais jamais devant son établissement, aux heures où je partais en course, sans dire bonjour à l'excellente femme. Elle avait un petit comptoir près de l'entrée mais, comme elle était seule pour tout faire, je la trouvais presque toujours frottant des chaussons de l'un à l'autre de ces mystérieux retraités que dans ses moments de gaîté plus vives, elle qui, du reste,

jouait d'une perpétuelle bonne humeur, elle appelait un peu irrévérencieusement ses « confessionnaux ».

– Eh bien, mon enfant, comment va la vie chez votre bonhomme d'oncle ? J'espère bien qu'un gentil mari, un jour, vous tirera de là : faite comme vous l'êtes, vous ne choisirez pas longtemps parmi ses parapluies. Sa politique n'est plus de notre temps : il a de l'argent caché qui lui aurait permis de se remonter et d'avoir une jolie vitrine avec des articles modernes. Voyez-vous ma petite, je suis pour les choses nouvelles. Quand M. Balquin est venu me demander d'être sa buraliste, j'ai accepté, à condition toutefois qu'il me donnât les derniers systèmes ; et c'est la seconde fois qu'on change. Il m'a fait peindre aussi les médaillons au dedans des portes avec, des colombes messagères de délivrance, en souvenir de l'arche. C'est Monsieur prophète, le fabricant d'enseigne qui est aussi peintre – mais oui, vous ne saviez pas ? – qui a eu cette idée : un symbole, ma chère. Enfin, comme vous voyez, j'ai pas trop à me plaindre, Dieu merci !

Elle faisait le tour de ses cabinets, puis revenant :

– Mon amour, j'aurais bien quelque chose à vous dire.

Et elle ne le disait pas. Mais voilà cependant qu'un certain après-midi, comme j'étais sur le seuil de son couloir, surveillant de là la boutique, en l'absence de mon oncle, parti, faire un de ses balthazars clandestins, elle me confia que celui-ci, au temps de ma pauvre tante, avait été un vrai roquentin, sans qu'elle pût

affirmer qu'il ne l'était point encore, malgré ses soixante-cinq ans bien sonnés.

Cela me bouleversa : j'éprouvai un sentiment dégoûté en me retrouvant le lendemain avec lui, car, ce soir-là, comme tous les soirs où il dînait en ville, je me couchais avant qu'il fût rentré. Je n'étais pas prude. J'avais vécu d'une vie un peu garçonnière qui m'avait laissée ignorante des petites rougeurs de la fillette. Et puis, j'avais eu moi-même, à la maison, un exemple de dérèglement ; plus d'une fois, je surpris mon beau-père traquant les servantes dans les coins : ce fut vraiment miracle si je n'en vis pas davantage. Non, il y eut là, de ma part, un autre mouvement : je pensai à ma pauvre tante Adélaïde et aux humiliations de toute sorte qu'il lui avait fait subir. Je revis aussi la vie de ma pauvre maman si bonne, si attachée, et qui avait tant souffert de l'inconduite de son mari. J'eus l'impression qu'il en était de même dans tous les ménages ; le cynisme des hommes égalait leur despotisme ; je me sentis, moi, à peine une jeune fille, une solidarité soudaine avec mes sœurs opprimées.

Cependant la vie de César Napoléon semblait régulière : il venait bien des femmes un peu drôles à la boutique, mais c'était après tout pour des articles de notre commerce. Chaque soir, après la fermeture du magasin, il partait jouer une partie de billard chez Picavet, le café qui joignait La Canne de Voltaire. Jamais il ne rentrait après onze heures : il m'arrivait d'être encore éveillée ; je l'entendais alors tourner la clef dans la serrure, tirer

ses bottines et finalement monter l'escalier en pas de vis. Comme avec moi il se montrait d'une réserve et d'une discrétion invariables, je finis par me persuader que Mme Clotilde avait exagéré.

Je ne m'en défiais pas moins de ses yeux pâles et bas qui toujours regardaient le plancher ; et au fond, je n'étais pas heureuse. Qu'avaient à faire mes dix-sept ans dans ce rez-de-chaussée étroit et sombre où tout, les meubles, les marchandises et jusqu'à la poussière, sentait le vieil homme ? Je vivais là dedans, si c'est là vivre, comme une plante sans air, m'étirant, bâillant, pensant toujours à la vie que si longtemps j'avais menée chez ma grand-mère et chez maman. En semaine, du moins, les heures s'écoulaient rapides et actives, coutures, recouvrements, besognes ménagères. Mais le dimanche, dans le vide des longs après-midis, c'était affreux : mon oncle veillait jalousement sur ma vertu, me laissant tout juste le temps de faire les courses nécessaires et me rappelant du pas de la porte s'il me voyait causer avec Mme Clotilde ou avec Mme Pinsonnet. Il se trouva ainsi que les petites libertés qu'il m'avait laissées dans les commencements, sans doute pour me donner l'illusion de l'indépendance, me furent à mesure retirées. Cette Mme Pinsonnet, qui avait le goût des arts, deux fois m'avait menée dans un beuglant voisin entendre une divette qui se fournissait chez elle les jours où elle n'avait pas d'amant. Il déclara immoral ce qu'on y chantait et me conduisit voir à l'Odéon une tragédie qui m'endormit.

Pendant près d'un an, il voulut m'accompagner à la messe, le dimanche. De grosses besicles sur le nez, il lisait dans son livre d'heures et priait près de moi, d'une sorte de blésement humide qui m'exaspérait. Après un tour de promenade, toujours le même, et où nous n'échangions pas vingt paroles, il me ramenait à la boutique en me recommandant comme délassement la lecture d'un abrégé des Évangiles, puis s'en allait à ses petits dîners ou à autre chose que les gens du passage ne savaient pas. Mme Pinsonnet était sûre qu'il voyait des dames : Mme Sagot, la bandagiste, m'assurait qu'il devait avoir une garçonne du côté des Batignolles. Comme, naïve encore malgré tout, je demandais ce qu'il y pouvait bien faire, elle se mettait à rire :

– La petite fûtée qui voudrait bien se le faire dire !

Mon oncle Barboux, m'eût volontiers enfermée à double tour : il estimait que la boutique et la cuisine en bas, les deux petites pièces et le réduit à l'entresol suffisaient à mon hygiène et à mes activités. Il ne se doutait pas que je gardais une seconde clef de la porte d'entrée : sitôt qu'il avait tourné les talons, j'allais faire une partie de langue chez mes bonnes amies. Ma gaîté, ma jeunesse et ma candeur les amusaient ; on m'entendait rire du bout du passage. M. L'Homme, le coutelier, disait alors à sa femme :

– Voilà l'oiseau lâché !

Elle répondait par ce mot qui était toute sa philosophie :